

Orientations de l'imaginaire interculturel dans les écrits maghrébins d'aujourd'hui

Szonja HOLLÓSI
Université de Szeged
Université de Nice

Récits de voyageurs français, littérature de français d'Algérie, roman ethnographique maghrébin, littérature maghrébine de langue française émergente, aliénation, les paradoxes du choix de la langue d'expression, une littérature d'immigration, de révolte voire de guerre, littérature autobiographique, littérature plurielle, écrivaines musulmanes.

Tels sont, depuis les premiers balbutiements des littératures de langue française du Maghreb les sujets types de la critique littéraire des deux côtés de la Méditerranée. Ces littératures, à commencer par les grands classiques du Maghreb : Kateb Yacine, Mohammed Dib, Assia Djebar, Driss Chraïbi, Albert Memmi et maints autres englobent de nos jours les plus jeunes – et les non moins contestés –, les écrivains « beurs ». Pour ce premier terme technique et afin de nous mettre dans cette ambiance de pluridisciplinarité exaltée du colloque international « Les limites de la modernisation. Tradition et intégration dans l'Histoire de l'Europe centrale et de la Méditerranée » nous proposons un éclaircissement pour le moins ironique. Azouz Begag, auteur du roman *Le gone du Chaâba* et aussi d'écrits explicatifs sur les littératures postcoloniales en donne la définition suivante :

« Beur : mot désignant une substance alimentaire, grasse et onctueuse (voir petit Robert). De plus en plus écrit de cette façon par les journalistes (grosse faute d'orthographe ! cf. *La Disparition* de G. Perec). Voudrait maintenant désigner une population issue de l'immigration maghrébine... on a eu *Pain et Chocolat*... manquait le Beur. Décidément, l'immigration ça se mange bien au petit déjeuner ! »¹

De l'humour noir aux théories littéraires universalisantes varient les nouvelles approches des écrits littéraires qui sont – et étaient depuis leurs apparitions – des manifestations imagées d'une ère historique.

La présence française au Maghreb avait apporté un pseudo-choix de culture et d'usage de langue : en effet, celles du colonisateur ont été, bon gré mal gré, l'unique moyen pour l'intelligentsia maghrébine de se faire entendre, et aussi parfois de s'exprimer tout simplement. Les écrits d'auteurs maghrébins ont été édités dans la plupart des cas en

¹ BEGAG Azouz – CHAOUTTE Abdallah, *Écarts d'identité*, Seuil, Paris, 1990, p. 9-10

France et ont fait partie d'un patrimoine culturel pour le moins flottant entre quelque part une Afrique restée exotique et la France qui a « presque émancipé » les peuples en question. Textes d'acculturés, crie-t-on à Ahmed Sefrioui, à Albert Memmi ou Albdelkébir Khatibi, et les études critiques n'innoveront encore pour longtemps que dans leurs titres, le seul souci restant de placer cet art intrus *quelque part*, le ranger dans l'amas de connaissances européennes sur l'histoire de la colonisation, telle qu'elle lui a été soufflée par la propagande essentiellement occidentale.

L'imaginaire développé dans les récits de langue française des dernières décennies de la période « française » de l'histoire du Maghreb est un imaginaire interculturel. Le phénomène n'est point nouveau : nulle culture n'existe à l'abri des autres. Au contraire, elle se définit par rapport à toutes celles qui l'entourent. Cette évidence reste tout de même repoussée et ne se verra réévaluée que dans les années 1990. Compte tenu du fait que les études en anthropologie ou en didactique lancent leurs nouveaux concepts sur l'interculturel à cette même période explique en partie l'interrogation du large lectorat à propos des œuvres d'auteurs maghrébins.

A l'époque des premières parutions, du côté africain de la Méditerranée deux camps se sont constitués, la critique étant partagée par la considération – acceptation ou refus – de la langue d'expression. Ceux que la vue du fils du pays écrivant dans la langue de l'Autre révoltait se sont classés en général aux côtés des défenseurs de traditions arabo-musulmanes. Le débat dérapait donc à maintes reprises sur ce seul point, à savoir que parler de culture arabe n'est autre – si l'on remonte à la même période idolâtrée de l'histoire des arabes à partir de laquelle les auteurs auraient dû se sustenter et s'inspirer – qu'une autre période coloniale invoquée. Avant la conquête arabo-musulmane du VII^e siècle le Maghreb étaient peuplé de berbères. Néanmoins, l'existence des langues berbères, ainsi que des différences perceptibles d'une part entre traditions arabes et celles berbères ne seront citées que dans un deuxième temps des litiges qui s'anime dès la seconde moitié des années cinquante. Et ce, enfin, pour promouvoir la considération des principes de décalages : les occurrences historiques et leurs passations dans les imaginaires sociaux ne se réalisent pas simultanément.

Ce colloque, organisé par des esprits ouverts du Département d'Histoire de l'Université de Szeged représente un forum scientifique où recherches sur l'imaginaire viennent en appui aux études historiques. L'école fondée par Gilbert Durand vise, comme toute tentative comparatiste, à trouver le général pour interpréter le particulier. Dans son ouvrage *Structures anthropologiques de l'imaginaire*² il esquisse les principaux traits du fonctionnement d'une archétypologie universelle. Régimes diurne et nocturne se décèlent dans un texte de français « de souche » aussi bien que dans celui d'un « beur ». C'est le décor mythique³ qui différenciera et donnera les particularités des images, selon les orientations de l'imaginaire collectif dont les auteurs en question sont issus.

Dans le souci de revaloriser cette manifestation artistique de la réalité postcoloniale, nous songeons à contribuer aux efforts des représentants de la tendance multiculturaliste en anthropologie, à ceux des comparatistes en critique littéraire ainsi qu'aux travaux de

² Bordas, Paris, 1979

³ Terme affiné par des comparatistes comme Pierre Brunel, Daniel-Henri Pageaux ou Yves Chevreil.

recherches en archives des historiens. La mise au jour des tendances sur le plan de l'imaginaire représente une base expliquant l'échec – entre autres – des résultats de la conférence de Barcelone ou le quasi-succès du plan du regroupement familial des années 1970. La présentation du procédé de l'imagerie dans le roman *Le jour du séisme* de Nina Bouraoui⁴ et dans la nouvelle « Le jour où le nain cessa de parler » de Fouad Laroui⁵ ouvriront un horizon plus large et laisseront entrevoir un univers symbolique interculturel.

L'ouverture du roman de Nina Bouraoui, jeune écrivaine beure, annonce le séisme en Algérie : « Ma terre tremble le 10. octobre 1980. » (p. 9). Le tremblement de la terre patriotique, comme synonyme de la rupture en mouvement résonne dans la chair. La terre algérienne se confond avec le moi ; elle devient violente et ses mouvements ébranlent la vie apatride de la narratrice.

« Ma terre se transforme. Elle est en éclats. Elle s'ouvre et se referme sur les corps. Elle prend, l'équilibre. Elle trahit. Sa violence achève les beaux jours. (...) Mon aventure est unique. Son instant est un fragment et une épopée. Je viens d'un autre pays, un lieu modifié. J'obéis à un ravisseur. Je deviens une étrangère. Je suis traversée d'une histoire vraie, un acte de la nature, une révolte. Je change. » (p. 9)

Tout mouvement de la terre déchire physiquement. La rupture est personnifiée : elle est un homme qui habite sous le ventre de la narratrice : « Son visage est sans traits. Ses ongles sont noirs... » (p. 11) Les virgules dont l'utilisation est abondante entrecoupent davantage ce récit fragmenté. Le corps est en mouvement comme la terre et « la biographie » (p. 15) en devient lacérée. Les virgules séparent deux cultures, dissèquent l'individu, la langue, les sens : « Je lutte, en petit nombre, une unité, fragile. » (p. 13) A cause d'elles le sens des phrases sont, elles aussi, fractionnés : « Arslan, malgré lui, transforme sa vie, incomplète et sinistrée. Il sait, l'obsession de l'Algérie. » (p. 90)

La terre, brisée, qui démolit le présent ne laisse que le passé ou un avenir inconnu en ultime repère.⁶ L'imaginaire de racines maghrébines se perce davantage vers les profondeurs. Il atteint le monde imagé animiste d'Afrique noire. Là, la nuit apaise, adoucit, soulage, purifie : « On attend la nuit qui sépare le soleil des terres brûlées. » (p. 20) Le récit s'achemine alors vers une écriture de la mémoire, seul lieu résistant aux schismes.

Le narrateur de la nouvelle de Fouad Laroui est à nouveau hanté par la problématique de la langue d'expression. Souci tracassant pour ses prédécesseurs, l'auteur, déjà dans son roman *Méfiez-vous des parachutistes !...*⁷, perçoit cette « carence de colonisés »⁸ dans son

⁴ BOURAOUI Nina, *Le Jour du séisme*, Stock, Paris, 1999

⁵ LAROUÏ Fouad, « Le jour où le nain cessa de parler », in : SEBBAR Leïla, *Une enfance outremer*, Seuil, Paris, 2001, p. 143-156

⁶ Le thème du séisme est également élaboré par Azouz Begag, dans *Zenzela* (Paris, Seuil, 1997). Là, une famille d'immigrés algériens songent à regagner leur maison de Sétif qu'ils trouveront détruite par les séismes.

⁷ LAROUÏ Fouad, *Méfiez-vous des parachutistes*, Julliard, Paris, 1999



aspect humoristique. Etant donné le thème central du recueil de nouvelles dont ce texte a été extrait, le jeune écrivain d'origine marocaine aborde le questionnement sur la langue maternelle en le plaçant dans un univers enfantin. La figure du père qui, par ailleurs, en comparaison avec celle évoquée dans *La Grande maison* (1952) de Mohammed Dib est un personnage submergeant plutôt dans un imaginaire européen :

« Un soir, je m'approchai de mon père, qui lisait assis dans son fauteuil préféré, et je lui demandai si toutes les plantes avaient un nom. Il fut si surpris par la question qu'il en laissa tomber son journal. Il se retourna, la bouche ouverte, et regarda son petit garçon, qui le fixait droit dans les yeux. » (p. 151)

En effet, le petit garçon marocain, qui refuse de parler avec les adultes et donne l'impression d'être – tout comme ces « barbares de colonisés » – un taré, trouve compagnie avec le nain du jardin. Il l'interroge et encaisse des réponses de la part de celui-ci jusqu'au moment où une dame le surprend et lui fait honte. Le petit garçon constate alors que le nain s'est tu puisqu'il s'était vexé des propos de la dame mettant en question ses capacités de parler. Resté seul dans son univers inintelligible pour les adultes, il se met à marquer les limites de son monde d'individu – que nous avons déjà vu dans son roman mentionné plus haut :

« Pendant quelque temps, je donnai des noms à tout ce que je voyais, comme Adam en son Éden. Mais comme personne ne connaissait ces noms, les conversations tournaient court. Si je demandais :
Papa, pourquoi les *toukous* ont-ils des *blobs* sur la tête ?
Mon père me regardait, la bouche ouverte, puis disait :
Toukous ? Blobs ? Qu'est-ce que tu racontes ? » (p. 155)

L'univers des adultes est, ici aussi, celui des plus forts. Y appartenir semble insaisissable pour l'enfant. Tandis que chez Bouraoui la mémoire sera le lieu des certitudes, ici, le *happy end* de ce scénario-type des textes postcoloniaux est l'initiation à l'écriture. Le protagoniste-narrateur laisse ses parents avec la quantité de questions qu'il leur pose. Ceux-ci lui offrent un stylo et du papier afin qu'il y note tout ce qui lui passe par la tête :

« Je finis par comprendre qu'au lieu d'inventer des mots, il valait mieux utiliser ceux qui existaient déjà puisqu'on finissait tôt ou tard par y revenir. (...) Alors je décidai d'apprendre tous les mots pour pouvoir poser toutes

⁸ Terme d'Albert Memmi, écrivain d'origine tunisienne, dans son *Portrait du Colonisé précédé du Portrait du Colonisateur* (préfacé par Jean-Paul Sartre) décrit la transformation des Français et Maghrébins, par la nature de leur contact, en Colonisateurs voire Colonialistes et en Colonisés. (Paris, Payot, 1973, c1957)



mes questions. (...) C'est ainsi que je me suis mis à écrire. Je ne me suis jamais arrêté. » (p. 156)

Cette révision sommaire des deux textes choisis nous servira de référence pour une reconsidération de certaines idées à propos du fonctionnement de l'imagerie dans ces textes. L'imaginaire « interculturel », d'*archétypologie* universelle voit se consteller par les textes littéraires des scénarios, dont de *nouveaux mythes littéraires* des images inspirées des cieux du Maghreb et reformulées par le contact de l'*Autre*. Pour voir les bases archétypales des images constituant ces scénarios, remontons une nouvelle fois aux préalables de la colonisation française qui – comme la succession d'événements historiques l'avait démontré – ont déterminé une première « donne » des rapports de forces. La conquête de l'Algérie depuis 1830, l'annexion de son territoire à celui de la France métropolitaine pour cent trente ans, la pression exercée sur la Tunisie jusqu'à la réalisation d'un droit de tutelle financière sur le pays, la signature du traité avec le Maroc en 1912 scellant le statut de protectorat jusqu'en 1956 ont été les principaux tournants dans l'apparition des personnages memmiens de la colonisation.

Coloniser est un acte qui demande justification non seulement au niveau des discours politiques mais également au niveau des mentalités des cultures. Ce sont deux peuples qui entrent en contact dans de telles situations. Pour mettre au point un système protectoral ou colonial l'occupant est dans l'obligation *par définition* de considérer sa propre communauté comme supérieure à celle à maintenir en état de soumission – de *sous-humanité* avec le terme de Marx. La langue française sortie des complexes moyenâgeux doit son estime de soi historiquement à la Pléiade de 1653. Or, à partir de 1751, date de la parution de la *Lettre sur les sourds et muets à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent* (Paris, 1751) l'idée lancée par Diderot (et citée dans Maddalena De Carlo, *L'Interculturel*, Paris, CLE International, 1998) trouvera progressivement ses élaborateurs.⁹ Au fil du temps, cette conception de la langue française élèvera celle-ci au rang de l'idiome universel parlé par les souvenirs d'Europe. Antoine Rivarol donne naissance en 1784 au dicton classique : « ce qui n'est pas clair, n'est pas français ». ¹⁰ Désormais, la langue française de l'académie se distinguera des divers patois. La hiérarchie des styles reflètera dans les yeux des linguistes la hiérarchie sociale. La Convention de 1792 décrète l'usage unique du français et c'est l'abbé Grégoire qui postulera, sur le plan social, l'idéologie

⁹ Diderot affirme alors : « Notre langue est de toutes les langues, la plus châtiée, la plus exacte et la plus estimable, celle qui a retenu moins de ces négligences que j'appellerais volontiers la balbutie des premiers âges. » (Diderot D., *op. cit.* cité par Carlo Maddalena, de)

¹⁰ « Le français nomme d'abord le sujet de la phrase, ensuite le verbe qui est l'action et enfin l'objet de cette action : voilà la logique naturelle à tous les hommes. [...] Le français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était toute raison ; [...] c'est en vain que les passions [...] nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations : la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. Ce qui n'est pas clair, n'est pas français. » (Extraits du discours d'Antoine Rivarol tenu à l'Académie de Berlin en 1782, deux ans avant la parution de son ouvrage présentant également ledit discours : *De l'universalité de la lgfr*, Bailly et Dessenne, Paris, 1784, éd. du Club français du livre, 1964, p. 89-90 (cité par M. de Carlo)

assimilationniste (nommée ainsi bien plus tard, par les anthropologues de la tendance multiculturaliste). Ils visent à prescrire l'unique usage comme étant supérieur aux patois.¹¹

Ainsi, la langue universelle, celle de la civilisation éclairée devait se répandre d'abord dans l'hexagone par la destruction systématique des langues régionales et des dialectes. Ensuite, à l'ombre de l'aventure coloniale, elle s'impose à l'étranger. En Tunisie par exemple, l'enseignement traditionnel en arabe se voit complété par une formation en langue française ou italienne, au choix. Bref, depuis le XVII^e siècle la civilisation se trouve subordonnée à la littérature, considérée comme l'essence même de la langue et de la culture françaises. En même temps, comme le note Maddalena de Carlo, cette « suprématie de la culture française, représentée par des monuments inébranlables qui se sont transformés en stéréotypes encore persistants de nos jours » (op. cit. p. 25)

L'imaginaire de la société colonisatrice et celui de l'actuel « pays d'accueil » a donc été nourri des *a priori* hérités des Lumières. Afin de mieux comprendre la nécessité d'un tour d'horizon de la réception critique des œuvres des auteurs du corpus de cette analyse, nous nous permettons de citer une question qui nous a été posée lors de la soutenance de notre mémoire de maîtrise sur le premier roman de Driss Chraïbi, en 1998. Un des intéressés de l'assistance, présent à ladite soutenance nous a demandé : « est-ce que, si l'on dévêtit le contexte socio-culturel de ces romans du Maghreb, le reste serait-il toujours porteur d'une valeur esthétique littéraire ? » Cette incompréhension à l'égard des textes « exotiques » s'explique par le décor mythique du passé colonial qui est, tout simplement, mieux connu dans son acception européenne et, avant tout, française. Cependant, les études sur l'image de l'Autre à travers ces textes remplacent les repères « uniculturels » par la notion de l'interculturel. Comment ne pas voir que dans le texte de Nina Bouraoui l'Autre est un présent violemment fractionné, chez Fouad Laroui, l'adulte mystérieux en possession de *la langue* ?

Si aujourd'hui encore, le Maghreb se retourne à la période glorieuse de la conquête arabe ou évoque à nouveau la figure de la Kahina (cf. étude de Samira Douider, p. 19), la reine berbère résistante à cette conquête, il n'est pas moins vrai que les mentalités dans la France « métropolitaine » se ressource toujours des Lumières, de l'ère napoléonienne des conquêtes. Ajoutons à cela qu'en historiographie, la même époque connaît Giambattista Vico qui, en réponse au cartésianisme, rédige en 1725 son ouvrage intitulé *Principi di una scienza nuova d'intorno alla comune natura delle nazioni*¹². Les principes de l'égalité des cultures sont donc formulés dès le XVIII^e siècle. Cependant, ce n'est que dans les années 1970, alors qu'en philosophie le marxisme connaît déjà un de ses issues épistémologiques, le structuralisme « déshumanisé » qu'en éducation, le terme de « culture d'immigrés » voit le jour !

¹¹ « On peut assurer sans exagération qu'au moins six millions de Français, surtout dans les campagnes, ignorent la langue nationale. Ainsi, avec trente patois différents, nous sommes encore, pour le langage, à la tour de Babel, tandis que pour la liberté nous formons l'avant-garde des nations [...] » (Grégoire J.-B., *Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la lg fr*, 1794)

¹² Traduit vers le français par Michelet en 1835, en pleine aventure coloniale (*Principes de la philosophie en histoire*)

Cette découverte de la réalité socioculturelle, à l'heure actuelle, se trouve subtilisée au profit d'une discussion ouverte aux spécificités des cultures d'immigrés. Toujours est-il que la notion de l'interculturel se trouve dans l'impossibilité de s'intégrer dans une telle approche. Autrement dit, ce renouvellement dans les recherches critiques ne semble guère positif dans la mesure où il s'insère dans la linéarité des travaux sur la perte, recherche ou quête de l'identité de ces écrivains. Comme le résume Arlette Chemain :

« Certes dans un premier temps ces littératures subissent l'influence de l'ancienne métropole ; elles existent par rapport à elle. La critique les dit gallo-centrées ou européen-centrées. Elles obéissent aux modèles acquis en même temps que la langue française. Elles sont d'abord acculturées. « Problèmes noirs, littérature rose » écrivait (...) Mongo Béti au début des années 50. « Peau noire et masque blanc » ironise Frantz Fanon Antillais naturalisé Algérien et Albert Memmi confirme une forme d'aliénation culturelle et littéraire dans « Le portrait du colonisé ».¹³

Rendons hommage à l'initiative de Charles Bonn qui, avec d'illustres collaborateurs avait démarré le site internet *limag.com* où auteurs, critiques, enseignant, étudiants, chercheurs et de simples intéressés échangent leurs idées, envoient leurs textes, lisent ceux des autres. Certains disent que tout texte contemporain subit les vicissitudes dues à une possible comparaison entre ce qui est écrit dans l'œuvre d'art et ce qui s'est passé « en réalité ». Ainsi, la plupart des auteurs de la première génération (Kateb Yacine, Driss Chraïbi, Albert Memmi etc.) se trouvent, dans un premier temps, exposés à des reproches, à des accusations portant sur une éventuelle falsification de « ce qui s'est passé réellement » en histoire. Ainsi l'âge adulte d'une œuvre n'arriverait qu'après la disparition des auteurs, lorsqu'il n'est plus possible d'interroger autre chose que l'œuvre elle-même. Avec le temps, le processus d'émancipation des ouvrages en question s'accélère : les littératures « dites » maghrébines sont accessibles et sont destinées désormais à une compréhension plus profonde.

Aussitôt, la problématique de maghrébinité des auteurs se trouve, elle-aussi, remise en question. Si l'œuvre peut aujourd'hui et grâce aux efforts des enseignants comme Arlette et Roger Chemain à l'Université de Nice, Beïda Chikhi à Strasbourg, Charles Bonn à Lyon, Hédia Khadhar à Tunis, Samira Douider à Casablanca, Abdallah Mdarhri-Alaoui à Rabat, Mina Aït M'bark à Belfast (et la liste n'est pas complète) être lue ou relue sans retomber dans le piège des interprétations forcées et simplistes, la question d'identité culturelle reste à l'ordre du jour et influence même un lectorat supposé ingénu de l'Europe de l'Est.

Fouad Laroui et Nina Bouraoui ne sont que deux des centaines d'exemples où les critères classiques de leur appartenance culturelle ou de celle de l'imaginaire développé dans leurs récits ne fonctionnent pas. Recensons à présent les critères « canoniques » de la maghrébinité : est maghrébin tout auteur qui porte un nom de sonorité arabe, qui vit ou a vécu à un moment donné de sa vie sur territoire maghrébin ou dont les parents résident ou

¹³ Original du texte paru en version hongrois dans : *Acta Historica CXI*, Szeged, 2001. pp. 27-36

ont résidé au Maghreb et, si ce n'est ni l'auteur lui-même, ni ses parents, l'auteur qui possède au moins des grands-parents ou des aïeux plus lointains qui en sont les originaires. L'on est convenu d'appeler auteur maghrébin – mais strictement après avoir satisfait aux exigences citées plus haut – celui qui, dans ses textes évoque colonisation, acculturation, racisme ou problèmes d'insertion dans la société française. Et, finalement, celui dont l'oeuvre est cataloguée dans les librairies françaises sur l'étagère baptisée littérature maghrébine ou beure.

Malgré l'impossibilité flagrante d'une telle énumération, nous sommes amenés à constater que la critique littéraire qui abandonne avec de la peine l'euro-péo-centrisme se nourrit d'une vision générale et pour le moins forcée des anciens pays coloniaux et / ou de celle des immigrés perçus comme incrustés dans le monde de l'Autre. Chez les libraires nous trouvons les livres de Nina Bouraoui classés parmi les auteurs français tandis qu'Azouz Begag partage la place réservé aux auteurs africains ou parfois beurs. Le cas de Paul Smaïl a donné du fil à retordre aux critiques : les lecteurs – presque sans exception (y compris Begag) – ont célébré le nouveau talent beur des cités. Jusqu'au jour où l'auteur s'est dévoilé et s'est présenté sous le nom de... Jack-Alain Léger !

En Europe, les rapports de subordination existant dans les relations interculturelles – tel qu'ils ont été définis, durant la Guerre d'Algérie, par Albert Memmi et une partie de la « gauche française » – sont transposés au Maghreb par les écrivains de culture européenne, de retour au pays. La société d'écrivains sera ainsi promue colonisateur et la nécessité de redéfinir dans en politique social comme en critique littéraire les notions d'*euro-péanité* ou de *maghrébinité* deviennent indispensables. Chez Charles Bonn cette problématique signifie la fin de la marginalité et de la marginalisation des littératures du Maghreb :

« 'Littérature maghrébine' n'est plus convoquée systématiquement dès que l'actualité maghrébine ou émigrée sollicite la lecture (...). Cette 'dissémination', cette 'banalisation' de la littérature maghrébine signalent donc, me semble-t-il, la fin de son 'émergence'. Les écrivains maghrébins de langue française, même si c'est peut-être 'politiquement incorrect' de le dire, font à présent partie de la scène littéraire internationale de langue française, au même titre que les écrivains d'autres origines. »

Les recherches sur l'imaginaire tiennent compte des confins du décor mythique dans les écrits postcoloniaux de langue française. Eva Martonyi justifie l'approche comparatiste dans son idée présentée dans le résumé de sa communication parue dans ce même numéro :

« Sous la diversité des images, des récits, un même ensemble de relations peut se déceler, une même structure peut fonctionner. Le symbole archétypique relie l'universel et l'individuel. »

La langue européenne comme moyen de l'expression artistique hérité ou choisi est le signe de l'appartenance à une sorte de majorité dans les textes de Fouad Laroui, de Nina Bouraoui et d'autres, catalogués pareillement. L'imaginaire interculturel d'orientations

aussi diverses que le nombre de textes appelle à la reconnaissance des limites des catégories : l'interculturalité revendique ses pleins-droits dans l'imaginaire collectif. Le fait de s'approprier les valeurs-clés d'une culture n'a nullement entraîné la modification des préjugés sur la maghrébinité ou l'européanité (cf.: les propos du narrateur dans la nouvelle étudiée de Fouad Laroui). Dans le concept de Paul Ricoeur, l'identité, peut être conçue comme « mêmété » (cf. *idem* en latin) ou comme soi (cf. *ipse* en latin). Dans le premier cas, son contraire sera la pluralité, dans le second, la différence. Par cette double approche exhaustive pourrions-nous conclure que pour des raisons historiques soutenues par des arguments d'ordre anthropologiques, une recherche comparée des textes d'auteurs postcoloniaux dévoile le champ interculturel. Une nouvelle approche de la différence et de la pluralité a été esquissée par des théoriciens cités plus haut et invitent à la relecture des précieux textes de ces auteurs.